

## Un entretien... avec Reynaldo HAHN

Le studio de Reynaldo Hahn — non pas, son salon de musique — est-il un musée, un réservoir ou bien une secrète chapelle du souvenir ? — Souvenir, que me veux-tu ? Une pluie verlainienne fait aux vitres un bruit voilé de tambour de basque. Une lumière blonde coule sous les rideaux. Sur le bureau encombré, une lampe pose deux cercles jumelés de clarté tiède. Partout, un encombrement de livres, de partitions, de bibelots, de gravures, de photos, d'autographes. Sur un fond d'or bruni, un bois sculpté : une tête de Christ italien, déchiré et pathétique.

Mais à pas de velours, Reynaldo Hahn vient d'entrer.

Il est à l'image même de son œuvre et d'un temps — d'hier — d'où Paul Reboux n'avait pas encore impitoyablement balayé les vieux usages. Être poli, c'est s'avouer d'avant guerre : Reynaldo Hahn doit avoir perfectionné l'art de la politesse. La vie d'alors, m'a-t-on dit, était tendre et facile. Les femmes portaient les cheveux longs, les jupes en corolle et un cœur adorablement décoratif. A l'heure des five o'clock, les jeunes filles chantaient *Paysage* ou *Cimetière de campagne*. Mais pourquoi tantôt, Reynaldo Hahn en invoquant par hasard ce *Cimetière* ou ce *Paysage* — à moins toutefois que ce ne soit « *Si mes vers avaient des ailes* » — pourquoi semblera-t-il dire, au moins du geste : « Bah ! œuvre d'adolescent :



Reynaldo Hahn

je n'en suis plus trop fier !... » Nos plus délicieux regrets ne portent-ils pas les robes et ne fredonnent-ils pas les romances de notre jeunesse ?

Mais irais-je oublier que c'est moins l'auteur des *Juvenilia* que je suis venu voir que celui de *Ciboulette* ?

— *Que voulez-vous que je vous dise ? me demande Reynaldo Hahn. Avouez que c'est une dime nouvelle ou une rançon inédite. Au premier frisson de l'hiver, il y a toujours quelqu'un pour venir vous demander : « Que faisiez-vous au temps chaud ? » — J'écrivais, ne vous déplaie. — Mais encore ? — Bah ! une Symphonie ou un Quatuor. — Fort intéressant ! En quel ton ? — En mi mineur. — En mi mineur !... Et cela est noté, consigné, imprimé. Puis nul ne s'en soucie et nul jamais n'entend parler de ce Quatuor (en mi mineur).*

— Soit ! Du moins entendrons-nous cet hiver le *Beau Brummel*.

— *On dit ça. Et ce n'est pas d'hier qu'on le dit. Il devait passer à Marigny, mais Rip et Volterra, mon librettiste et mon directeur, ne s'entendirent point. Va-t-il se fixer aux Folies-Wagram ? C'est possible !*

— Mainteneur de l'opérette française, avez-vous voulu donner là un pendant à la triomphante *Ciboulette* ?

— *Oui et non. Non : Ciboulette a un fond de romantisme sentimental dont Brummel est dépourvu. Oui, puisque, comme Ciboulette, Brummel reste un essai d'un genre qui n'a plus guère cours aujourd'hui. L'opérette, a-t-on dit, c'est une fille de l'opéra comique : Auber et Boieldieu tendent la main à Planquette et à Lecocq.*

— Et les « Cloches de Corneville » sont la « Dame Blanche » du pauvre.

— *Quant à Offenbach, c'est autre chose. Mais lui, comme les autres au moins, savait*

encore « bâtir » un final. Pensez donc à ceux de la Vie Parisienne ou de la Fille du Tambour Major : ils sont faits comme des finals de symphonie. Une fille de l'opéra comique, l'opérette, mais qui a mal tourné. Une Parisienne tournant mal n'en est pas moins exquise. Aujourd'hui, atteinte de danse de St Guy (ça se prononce syncopomanie), elle nous arrive des bas quartiers de New-York. L'opérette est devenue une suite interchangeable de fox-trots. « Je — trompe An — gèle, Er — nestine ou Raymonde » (fox-trot); « Raymonde (Ernestine ou Angèle) me trompe » : autre fox-trot. « Vou — lez-vous — prendre un verr' de porto. » C'est un one step, Monsieur, tout aussi bien qu'une invitation...

Et ici l'humble vérité m'oblige à dire que ce porto vaut tous les cock-tails afro-américains.

— Bien sûr, le jazz a pu être charmant, discrètement servi à petite dose. Mais aujourd'hui, les musiciens de couleur soufflent à fausser leurs trompettes. Dans la plupart des grands restaurants, c'est dans un fracas de musique militaire qu'il vous faudrait tenter une déclaration à une jolie femme : mais à quoi bon ? les jolies femmes, et les plus élégantes, cachent aujourd'hui une âme de négresse à plateaux. Notre temps se déshabille, a-t-on dit. Il s'encanaille. Toutefois, rien n'est si neuf qu'on le croit. Tenez : c'est M. Vuillermoz qui a fait remarquer que l'orchestre de mon Bal de Béatrice d'Este, une œuvre que j'avais écrite pour feu mon ami le flûtiste Fleury et sa Société des Instruments à vent, préfigurait celui du jazz, avec son piano et sa batterie. Ne croyez pas que je vais me prévaloir, pour si peu, du titre de précurseur... Je n'ignore pourtant pas qu'il se porte beaucoup. On finit de découvrir Gounod ! — « La Valse de Faust, une chose étonnante, mon cher... »

« La Valse de Faust a un intérêt poétique. Il y a dans cet entrain « frivole un frisson de malaise. C'est dans un autre mouvement et « dans un autre ensemble plastique, le pressentiment que j'admire tant « dans le premier acte de « Mireille » et les premières pages de l'« Ar- «lésienne ».

(Reynaldo Hahn — La Revue Hebdomadaire, 1928 — Fragments d'un journal.)

— ... Etonnante ! C'est l'adjectif qui a cours entre nos jeunes génies dont l'un professait hier n'avoir jamais entendu, que dis-je, n'avoir jamais lu l'ouverture des Maîtres Chanteurs.

— L'aimable plaisanterie !

— Mais pas du tout, je vous assure. D'ailleurs le pur miel gounodien, c'est dans La Colombe qu'on prétend aujourd'hui le goûter, c'est-à-dire dans une de ses œuvres les moins bien venues. Voici quelques années, je ne sais qui (1) avait fait musiquer les récitatifs de cette Colombe par Darius Milhaud ! Notez que j'aime beaucoup Darius Milhaud ; mais comme gounodien, on ne peut s'empêcher de s'étonner de ce choix ! Je fus, moi aussi, pressenti pour devenir le collaborateur posthume de Gounod. Je refusai. Vous savez qu'il laissa inachevé un Maître Pierre, quatre actes sur l'histoire ou la légende d'Héloïse et d'Abélard. En voici le seul exemplaire. Le premier acte, auquel Saint-Saëns mit la main, est charmant, avec son premier chœur dans l'atmosphère de Mireille ; le second est peut-être un peu moins réussi ; mais le troisième — Le Paraclet — est d'une rare beauté. Jouer l'œuvre telle qu'elle au concert ? J'y pensai souvent mais, sans doute, l'heure n'en est-elle pas venue ; et ce serait donner à la critique une trop belle occasion de ses habituelles balourdises. Car l'aristarque de jadis mettait un point d'honneur à pouvoir distinguer un accord de sixte et quarte d'un accord de neuvième. Mais c'est encore une chose que nous avons changée !

« On ne devrait jamais laisser s'exprimer par un imbécile une opinion sur l'art, quelle qu'elle fut, sans le mettre au pied du mur.

« — Moi, j'adore Le Corrège.

« — Pourquoi ça ?

« — Les « Vierges de Léonard » sont touchantes.

« — Lesquelles ? Car il en a fait beaucoup... Pourquoi les trouvez-vous si touchantes ?... etc... (Mais on serait bientôt assassiné !)

(Loc. cit.)

Car la muse aux béciles est servie par des primaires. J'en ai su quelque chose, hier encore, en publiant un volume de souvenirs sur Sarah Bernhardt. J'en saurais autant

(1) Serge Diaghilew. Ces récitatifs étaient, non de Milhaud, mais de Francis Poulenc.

si je me décidais à republier mes souvenirs sur mon maître Massenet. J'en fus d'ailleurs sollicité par Rabaud. Bien entendu, il faudrait, dans cette petite étude, faire une très grande part à Massenet professeur, car ce fut un professeur sans pareil que Massenet : interrogez donc Ravel ou Florent Schmitt, ils seront d'accord là-dessus. Je vécus pendant douze ans près de lui, dans une intimité de chaque heure. Je fus son compagnon de voyage. Il m'apprit non seulement la musique qui ne s'apprend guère, mais la vie qui ne s'apprend pas.

Et je me rends mieux compte combien le petit sansctuaire où Reynaldo Hahn me fait ces confidences, est dédié au culte double de Sarah et de Massenet. La cheminée forme comme un petit autel à la gloire de la grande tragédienne (elle règne là sous les voiles pesants de Phèdre, dans la gaine de Théodora raidie de gemmes, sous la bure grossière de Ste Thérèse), tandis que le piano paraît le reposoir du musicien de *Manon*. Une grande photo le montre « tel qu'il était il y a trente ans » — en fin profil de médaille — et « tel qu'il est resté pour ses amis, dont vous êtes le meilleur ». Ainsi entre Massenet et Sarah, est-ce toute une époque qui se lève ici avec cette insouciant élegance qui lui donne aux yeux des hommes de l'autre siècle — hélas ! j'en suis — une douceur triste de paradis perdu.

— J'ai vu bien des figures de ce temps-là, reprend Reynaldo Hahn. Je sortais beaucoup alors, et chaque soir je tenais un journal. Plon insiste forte pour que je le lui donne. J'hésite un peu. » Nil de mortuis, nisi bene » : il ne faut dire des vivants que du mal, traduisait je ne sais qui. Je ne brigue pourtant pas la gloire un peu dangereuse des Goncourt, et peut-être un choix de mes pages serait-il possible : j'en aurais quelques-unes amusantes. Ainsi je me revois chez Daudet, avec Stanley. Daudet aimait beaucoup Stanley; mais leur amitié ne s'exprimait que par gestes, parce qu'il ne comprenait pas l'anglais, langue que j'entends par contre fort bien. Ainsi Stanley m'entraînait-il tout de suite dans un coin de salon, pour me conter la plus passionnante chasse au tigre que vous pouvez rêver... Aujourd'hui, la vie m'accapare. Je passe l'hiver à Cannes où, vous le savez, je dirige le théâtre. J'ai pu faire là-bas des choses magnifiques. Tel jeune orchestre parisien et qui prétendait, au premier coup d'archet, éclipser tous les autres tirait quelque naïf orgueil d'un travail quotidien au pupitre. Nous donnons de fort bonnes exécutions, croyez-moi, avec un peu moins de mal, mais les plus célèbres interprètes s'y plient à des répétitions préalables de Carmen ou de Manon ! Ainsi ai-je pu monter, de façon incomparable, le Joseph de Méhul, le Fra Diavolo d'Auber, Fidelio, Iphigénie en Aulide, Don Giovanni, Le Nozze, toute l'œuvre rayonnante de Mozart...

Mozart : si Sarah et Massenet sont les hôtes de ce lieu, Mozart en est la divinité. Au-dessus de la bibliothèque, son portrait, par hasard, s'accote contre une coupe en verre de Murano, d'une fragilité irisée de bulle de savon.

« J'ai parcouru en tous sens Venise et Mozart. J'ai rêvé longuement sur les deux. J'ai saisi bien des choses fuyantes de leur âme, de leur visage. Mozart, le plus nerveux, le plus sensitif des musiciens d'autrefois, a, sans s'en douter, traduit en ces quelques notes non seulement la douleur de Rosine délaissée, mais aussi la langueur et la volupté de Venise. » (Loc. cit.)

— Mais n'avait-on pas annoncé un *Marchand de Venise* destiné à l'Opéra ?

— Ne parlez donc, me dit Reynaldo Hahn debout (car, à côté, un téléphone s'est pris à greloter) que d'un Concerto pour piano et d'un Camp du Drap d'Or.

— Un ballet ?

— Non point : une suite symphonique dans le sens de ce Bal que je me suis toujours refusé à laisser porter à la scène. Mais un Bal de vastes proportions, écrit pour un vaste orchestre. Je le termine dans cette sorte de fièvre heureuse qui est la grande récompense de l'artiste...

« Terminé hier « Phyllis », la dernière mélodie de mon recueil. L'ambition, la crainte continue de l'impuissance, l'esprit et le doute sont de cruels tourments. Mais parfois, sur ces terrains arides, fleurit pour l'artiste une petite fleur qui embaume l'âme : l'intime satisfaction d'avoir accompli ce qu'il croit une œuvre d'art. » (Loc. cit.)

— Trouverez vous de quoi faire un de vos Entretiens avec ce bavardage ? Je le souhaite, Monsieur, en vous disant adieu.

A côté, le téléphone a fini de s'impatienter.